

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 79 (1934)
Heft: 2

Buchbesprechung: Lectures d'histoire : la campagne d'Espagne [A. Grasset]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LECTURES D'HISTOIRE

Sous le titre générique de « *Lectures d'histoire* », « *d'infanterie* », « *d'artillerie* », etc., nous nous proposons de publier soit des *commentaires*, soit des *extraits* d'ouvrages importants, caractéristiques du mouvement littéraire actuel et de nature à retenir spécialement l'attention de nos lecteurs. Ces textes, présentés sous une forme mieux adaptée aux besoins intellectuels de nos officiers et dépassant, dans leur développement, le cadre d'une simple notice bibliographique, nous avons estimé plus judicieux de les grouper sous une rubrique particulière. (Réd.)

La campagne d'Espagne (1807-1813), par le colonel A. Grasset. Tome III. Editions Berger-Levrault. Publié sous la direction de la *Section historique de l'Etat-major de l'armée*. In-8.

Ce troisième volume de la Guerre d'Espagne renferme des enseignements d'une importance capitale qui ont encore, dit l'auteur, une valeur puissante d'actualité.

La victoire de Bessières, à Medina de rio Seco sur l'armée de Galice et des Asturies, le 14 juillet 1808 éveilla des espoirs restés sans lendemain. Elle ouvrit au roi Joseph Bonaparte les portes de Madrid. Roi sans royaume d'un peuple soulevé contre l'envahisseur, son autorité ne sera jamais reconnue. Il se heurta au sentiment national espagnol, froissé, humilié et exaspéré par Napoléon, à l'attitude hostile du peuple entier. Il trouva le trésor vide, les provinces refusaient de payer les impôts, ses courtisans l'abandonnaient, il était seul au milieu des baïonnettes françaises. A son frère, il écrivait ces mots prophétiques : « Non Sire, vous êtes dans l'erreur ; votre gloire échouera en Espagne ».

La défaite de Dupont à Bailen, le 19 juillet 1808, obligea ce roi sans illusions à évacuer précipitamment sa capitale pour se retirer derrière le Duero. A ce moment, Moncey est repoussé devant Valence, et Saragosse résiste aux efforts de Verdier. L'insurrection débridée par ces succès, se répand sur toute l'Espagne. C'est une nouvelle Vendée, qui commence, cent fois plus grande et plus redoutable que l'autre.

Avec un historien tel que le colonel Grasset l'intérêt ne fléchit pas un instant. En un style d'une clarté, d'une sobriété, d'une concision qui n'excluent ni la grandeur, ni le pittoresque, l'auteur rend la lecture de ces événements embrouillés, facile et attrayante.

Les chapitres consacrés au désastre de Bailen qui eut des répercussions immenses sur le sort de l'Empire, ont une vie, un relief intenses. Le tragique chassé-croisé qui a précédé la bataille, la division Vedel s'éloignant toujours plus de Bailen et laissant Reding s'y établir, devait aboutir à une catastrophe. La route

de Madrid était coupée pour Dupont, toujours hypnotisé par son idée fixe d'offensive sur Cadix.

Le texte s'anime, le drame se reconstitue sous les yeux du lecteur, des croquis fort bien faits l'y aident. On « vit » l'agonie du corps de Dupont, sous le soleil meurtrier, sans eau, sans espoir, pris entre deux feux ; on suit avec émotion les charges héroïques de la cavalerie de Fresia, se sacrifiant jusqu'à la fin, sur ses chevaux fourbus, pour donner de l'air aux fantassins écrasés par l'artillerie espagnole.

Le malheureux Dupont, inférieur à sa tâche militaire, victime des erreurs du haut-commandement, brave et buté, est blessé devant le front de ses troupes décimées, dans une dernière attaque désespérée. Contraint de signer une convention que la fourberie espagnole transformera en capitulation, il paiera cher les fautes stratégiques dont il n'était pas entièrement responsable. Il sera le bouc émissaire ; toute la fureur de Napoléon retombera sur lui.

L'échec de Moncey devant Valence et de Verdier devant Saragosse, montrèrent qu'il fallait compter avec ces levées en masse, cette « canaille » si méprisée de Napoléon. Encadrés et soutenus par l'armée régulière, ces paysans, ces *guerilleros*, ces *garrochistos*, se montrèrent adversaires redoutables. Mais cette résistance légitime du peuple espagnol fut malheureusement déshonorée par les atrocités sans nom commises sur des Français isolés, des malades, des prisonniers. Les débris du corps de Dupont eurent un sort lamentable ; ils périrent par milliers sur les pontons de Cadix, ou abandonnés sans ressources, pendant cinq ans, sur l'ilot aride et rocheux de Cabrera, réduits à l'état sauvage. « Ni le patriotisme exacerbé, ni la fureur religieuse, ni la haine d'un gouvernement étranger, dont les torts vis-à-vis de la nation espagnole étaient des plus graves, ne peuvent faire excuser un crime aussi hideux contre l'humanité. »

On est frappé, dans cette guerre d'Espagne, de l'extrême éparpillement des troupes sur un grand territoire, de l'absence de plan d'ensemble et de la composition hybride des corps d'armée, ramassés de brigades, de régiments de ligne ou provisoires et d'unités de marche de diverses provenances. « On voyait des divisions formées de bataillons pris à des régiments différents, des généraux à la tête de bataillons. Les liens tactiques étaient rompus au détriment de la cohésion. En outre les conscrits de 1807 et 1808, levés par anticipation, étaient des enfants de 19 ans. La bataille de Bailen a pour nous un intérêt tout particulier : le vainqueur, le général Reding, était Suisse. Théodore de Reding-Biberegg était né à Schwyz, en 1755. Depuis l'âge de 16 ans, il avait fait toute sa carrière dans les régiments suisses d'Espagne. Capitaine-général de Catalogne, il mourut de ses blessures, après le combat de Valls, en 1810. Il était le frère du colonel Aloïs de Reding, chef des Schwyzois en 1798, vainqueur des Français au Rotenthurm. Son cousin Rodolphe de Reding, capitaine au régiment des gardes-suisse de France, blessé deux fois le 10 août 1792, aux Tuileries, avait été massacré le 2 septembre dans la prison de l'Abbaye. En 1808, le 2^e régiment suisse-espagnol était commandé par Charles de Reding, le 3^e par Nazaire de Reding, un autre frère du général.

C'est à Bailen que se produisit la fameuse rencontre entre les Suisses rouges et les « Suizos » bleus. A l'extrême droite, vers

9 heures, le 3^e bataillon du IV^e régiment suisse de France (colonel Freuller, de Glaris, commandant Christen, de Schwyz) lancé à l'attaque de la colline Haza Vallona, se trouva brusquement en présence d'un bataillon du régiment suisse-espagnol Nazaire de Reding, qui défendait cette position. Au lieu de s'entre-tuer, les Suisses bleus et rouges fraternisèrent. Cette attitude était strictement conforme à leurs engagements qui interdisaient les luttes entre compatriotes.

Qu'il soit permis ici de formuler quelques remarques. L'auteur confond, à plusieurs reprises, les Suisses de France et ceux d'Espagne, qui furent incorporés *de force* dans le corps de Dupont. Les premiers, *les rouges* (3^e bat. du IV^e régiment suisse, cdt. Christen; 1^{er} bat. du III^e suisse, cdt. d'Affry) ont montré, en toutes circonstances, leur bravoure et leur discipline habituelles. Tout récemment le bataillon d'Affry (Fribourg) de la division Vedel, s'était particulièrement distingué au combat de Menzibar, le 16 juillet. Les seconds, *les bleus*, ainsi nommés parce que leurs uniformes étaient bleu d'azur (2^e Suizos, colonel de Preux, Valais; 3^e Suizos, col. Charles de Reding, Schwyz), se battaient avec répugnance contre les Espagnols, leurs frères d'armes, et contre les autres régiments suisses d'Espagne, ce qu'on ne saurait leur reprocher. Il faut se mettre, en quelque sorte, dans la peau de ces « Suizos » dont beaucoup étaient nés au régiment, en Espagne, et qu'une mesure arbitraire de Napoléon plongeait dans un douloureux conflit entre leur conscience militaire et leurs sympathies. Ils enviaient le sort de leurs camarades des quatre autres régiments de « Suizos azulejos » qui pouvaient combattre pour l'indépendance de l'Espagne. Bien plus, beaucoup de ces hommes et presque tous leurs officiers, natifs des cantons de la Suisse centrale et du Valais, avaient défendu, en 1798, la Suisse contre l'invasion française. Dix ans après, ils croyaient encore lutter pour une juste cause, en défendant l'Espagne, à laquelle ils étaient liés par serment, contre l'oppression étrangère.

Néanmoins, faisant taire leurs sentiments bien légitimes, ils se conduisirent honorablement à la bataille de Bailen : le chiffre très élevé de leurs pertes l'atteste. Mais, dès que le tambour eut annoncé, le long des lignes, la cessation des feux, ils passèrent en masse aux Espagnols. Les officiers, et 308 sous-officiers et soldats, restèrent seuls du côté français, des deux régiments de Suizos.

En englobant donc tous les Suisses, bleus et rouges, dans la même réprobation, le colonel Grasset commet une erreur. A la page 150, quand il dit : « Les Suisses dont le loyalisme est douteux », on pourrait croire qu'il s'agit aussi des Suisses de France, ce qui est porter contre eux une accusation grave, démentie par trois siècles de loyaux services à la France. Napoléon, qui a eu 90 000 Suisses dans ses armées, n'a-t-il pas déclaré : « Les meilleures troupes, celles auxquelles vous pouvez avoir le plus de confiance, ce sont les Suisses. Elles sont braves et fidèles ».

Dans la composition de l'avant-garde de la division Barbon, en marche d'Andujar sur Bailen, l'auteur ne mentionne pas la compagnie de voltigeurs du 3^e bat. du IV^e Suisse, qui marchait en tête et délogea les avant-postes espagnols sur le Rumblar, avec les voltigeurs du commandant Teulet.

Vers midi, au moment où le général Dupont va tenter sa suprême attaque avec des troupes épuisées, affaiblies par des pertes sévères, alors que par 38° à l'ombre, des centaines d'hommes, jetant leurs armes, refluent en désordre vers le Rumblar pour apaiser leur soif, 2000 à 2200 hommes restent groupés autour des aigles, « car il ne faut pas tenir compte des Suisses, dont l'attitude est nettement neutre » (p. 169). Il y a là une nouvelle confusion entre Suisses rouges et bleus. Le bataillon Christen (service de France) avait participé à tous les efforts depuis le matin. Après sa rencontre avec les Suizos, à l'aile droite, on l'avait placé au centre. Pour le dernier assaut, il était à droite des marins de la garde. Non seulement cette troupe d'élite n'eut pas « une attitude nettement neutre », mais elle fut un des corps les plus éprouvés, ce jour-là : 18 officiers et 300 sous-officiers et soldats tués et blessés.

Enfin, vers le soir, quand la division Vedel, débouchant de Guarroman, se décida, trop tard, à prendre les Espagnols à revers, le bataillon du 3^e suisse perdit 6 officiers tués et 8 blessés à l'attaque du San-Cristobal. Son chef, le lieutenant-colonel de May, de Berne, malade, s'était fait attacher sur son cheval pour conduire ses hommes.

Après la bataille, d'après M. Geisendorf des Gouttes, les vainqueurs s'étonnèrent du petit nombre des unités suisses du corps de Dupont. Le bataillon Christen s'était à tel point multiplié pendant l'action, qu'on avait cru, du côté espagnol, à la présence de plusieurs bataillons suisses dans les lignes françaises.

Le 23 juillet, à 7 heures du matin, le général Castaños, entouré de son état-major, assista avec le général Reding au passage de l'armée prisonnière. Les débris des divisions Barbon, Frésia et Vedel défilèrent sur le champ de bataille encore couvert de morts. Lorsque s'avancèrent les Suisses rouges, les vainqueurs ne purent retenir leur admiration. Les 619 hommes du bat. Christen et les 960 du bat. de May marchaient en colonnes par pelotons, serrés, alignés, au pas de parade. Castaños les salua d'un cri d'enthousiasme : « Vivent les braves Suisses ! » *

* * *

Cette digression à propos des Suisses de Bailen n'est pas un essai de réhabilitation. Les régiments suisses de Napoléon n'en ont pas besoin. Il nous a paru cependant nécessaire de relever certaines erreurs qui peuvent sembler insignifiantes au milieu de si grands événements, mais qui, pour nous, ont leur importance.

Pendant la campagne d'Espagne, près de 30 000 Suisses appartenant aux quatre régiments, au bataillon de Neuchâtel et à celui du Valais, passèrent les Pyrénées. Plus de la moitié des effectifs fondirent dans cette guerre atroce ; nos hommes tombèrent, en partie, dans des combats réguliers, mais surtout sous le poignard des *guerilleros*, massacrés dans leur sommeil, sur les chemins écartés, dans les ruelles obscures, jusque dans les hôpitaux. Des centaines, enfin, sont morts de misère dans l'enfer des pontons de Cadix, ou dans l'île maudite de Cabrera. Et la campagne de Russie allait en dévorer 12 000.

Que l'auteur de cette magistrale étude sur la guerre d'Espagne veuille bien nous pardonner notre susceptibilité helvétique,

qu'il trouvera peut-être exagérée ou mesquine. Dans les armées impériales, la bravoure française courait les rangs. Dans cette atmosphère d'héroïsme, les Suisses subirent la contagion des braves. Ils firent de leur mieux pour apporter leur modeste tribut à l'histoire grandiose qui s'inscrivait sur les drapeaux français. Ils le devaient à leur réputation militaire. Vingt et un d'entre eux parvinrent au grade de général, sous l'Empire.

Pourtant, c'était avant tout pour leur patrie qu'ils se battaient, qu'ils mouraient, dans les armées de Napoléon. Leur vaillance était la condition que mettait l'empereur à l'indépendance de la Suisse. Napoléon, en s'intitulant « médiateur de la Confédération helvétique », entendait rester le maître chez nous. Il ne cachait pas, du reste, ses sentiments. En 1809, il disait au landamman Reinhardt, de Zurich : « Si j'ai besoin de passer en Suisse, je le ferai, je ne serai pas embarrassé de trouver un prétexte ; le moindre pamphlet dirigé contre moi suffira ». Tous le savaient, sous l'uniforme rouge. C'est pourquoi, ils tenaient à leur honneur de soldats.

Nous savons aussi qu'il est très difficile, sans une longue initiation, de comprendre l'esprit qui animait les troupes suisses au service étranger ; esprit traditionnel, profondément national, tout pénétré d'une fierté ombrageuse. Il est impossible de le comparer à celui des mercenaires d'autres nations qui eux, n'avaient plus de patrie.

* * *

L'ouvrage du colonel Grasset est de ceux qu'on lit avec un vif plaisir et qu'on relit avec fruit. Les leçons qui s'en dégagent sont utiles à méditer. Le sort tragique du général Dupont, sa condamnation, « victime expiatoire qu'exigeait l'orgueil blessé de Napoléon », est un spectacle bien fait pour illustrer la fragilité des grandeurs humaines. « Le vrai coupable, dit le colonel Grasset, ce n'était pas Dupont, c'était bien Napoléon, dont l'orgueil au lendemain de Friedland, l'avait fait se lancer en aveugle dans une aventure sans issue. »

Le désastre de Bailen a pris dans l'histoire une importance qui n'est pas en rapport avec les effectifs engagés. C'est que, pour la première fois, un corps d'armée de Napoléon s'était rendu en rase campagne, livrant ses aigles et ses canons à l'ennemi. Aussi, l'historien Albert Vandal pourra dire : « A la veille de Bailen, Napoléon était le maître de l'Europe ; mais au lendemain, tout changeait de face ».

(Réf.)